

« La tragi-comédie »

Françoise Siguret

Numéro 27 (2), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29331ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Siguret, F. (1983). Compte rendu de [« La tragi-comédie »]. *Jeu*, (27), 172–173.



« les moineau chez les pinson »

ou les mignon chez les pinceau
 euh... les menu chez les pincé
 bof!...

Pièce de Georges Dor, Montréal, Leméac, coll. « Théâtre », n° 113, 1982, 181 p., ill. Préface de Yvon Leroux, p. 7-13.

N'en déplaise au préfacier, monsieur Yvon Leroux, on peut se montrer amateur de « théâtre tout court » et, pourtant, ne pas aimer cette pièce — qu'il qualifie de « théâtre de grange » — sans être, pour autant, uniquement tenant du « théâtre d'idées » (p. 10). Fin des citations remâchouillées et des jeux de mots un peu trop faciles qu'inspire la lecture de cette pièce. Certes, Georges Dor a bien de la « malice » (p. 9), mais ses tours et ses farces demeurent si prévisibles qu'on se dit que le seul moyen de rattraper tout cela serait une très bonne interprétation menée avec rythme. De façon

que la rigolade devienne un feu roulant où on ne prend pas le temps de recevoir chaque réplique et d'en saisir parfois la grande vacuité. Toutefois, la situation ne s'y prête guère: les Moineau, couple de prolétaires sympathiques, mais menu fretin social, rencontrent les Pinson pincés — comme tous les bourgeois, voyons! — afin de connaître les futurs beaux-parents de leur fille, Caroline. On discute, on parle, on propose mais on bouge peu, aussi bien dans la pièce que face aux préjugés. *Les Moineau chez les Pinson* a quand même su trouver de nombreux preneurs: deux théâtres d'été l'ont présentée avant qu'elle ne se transforme en téléthéâtre puis en feuilleton hebdomadaire à succès au canal 10. À la télé, les personnages, et les situations qu'ils vivent, sont plus étoffés que dans la pièce originale. Peut-être Georges Dor a-t-il trouvé là une meilleure manière d'exprimer sa « malice »...

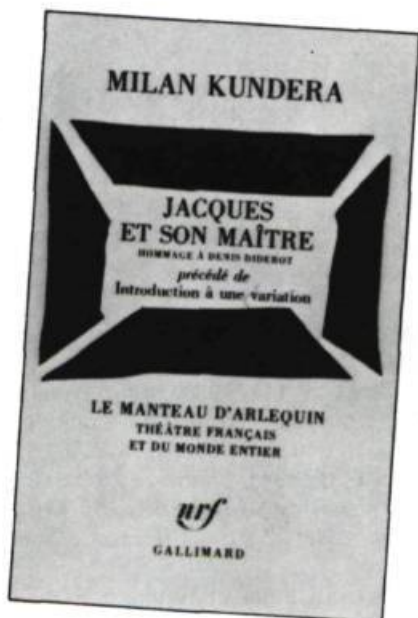
diane miljours

« la tragi-comédie »

un parcours pour initiés

Étude de Roger Guichemerre, Paris, P.U.F., coll. « Littératures modernes », 1981, 224 p.

« Première étude d'ensemble consacrée à un genre dramatique un peu oublié » lit-on à l'endos du livre. C'est vrai et pour peu que l'on travaille sur le théâtre baroque, on sait combien un tel ouvrage s'avérait nécessaire. Malheureusement celui-ci, citant environ 200 tragi-comédies en autant de pages, rend la lecture difficile, la dispersion d'exemples toujours complexes dans ce théâtre perdant l'idée d'ensemble. L'absence de pagination dans l'index des oeuvres citées entrave par ailleurs une consultation rapide du livre. Une dizaine de tragi-



comédies représentatives du genre aurait sans doute mieux soutenu le propos et suffi à son illustration. En somme, il faut presque déjà connaître le genre, être initié aux oeuvres, pour trouver des repères à travers des chapitres où la description masque les perspectives d'analyse.

françoise siguret

« jacques et son maître, hommage à dennis diderot » précédé de « introduction à une variation »

le paradoxe d'une variation

Textes de Milan Kundera. Paris, Gallimard, NRF, coll. « le Manteau d'Arlequin », 1981, 98 p.

Il y a plus dans la pièce de Kundera que le simple projet d'une adaptation. Le préambule indique clairement la double motivation à l'origine de ce paradoxe sur l'écriture qui consiste, pour un romancier, à théâtraliser le roman d'un théoricien du genre dramatique. Une motivation historique d'écrire clandesti-

nement, malgré et à cause des chars soviétiques, le voyage de personnages en liberté et, par là, retrouver une certaine liberté d'expression. Une motivation esthétique enfin, en manière d'art de la fugue — Kundera dit « variation », mais fugue est aussi synonyme d'évasion.

Il est vrai que l'oeuvre représentée à Paris, aux Mathurins en 1981, a réussi le pari historique d'abolir les frontières et, d'une certaine façon, les époques, car le roman et le style de Diderot y sont reconnaissables. On ne saurait en dire autant du pari « polyphonique » : ce qui est, dans le roman, « liberté formelle », à savoir la multiplication des narrateurs, est contrainte congénitale au théâtre. La pièce de Kundera, pour ne pas s'être affranchie de cette loi des genres, reste malheureusement soumise aux limites d'une adaptation, pour ne pas dire d'une réduction.

dominique lafon